

Dany Lecènes

Une pinte de vent



Nouvelle



C'est le jour où Caldwell Obsession a commencé à se gratter que je suis né. Bien sûr j'avais déjà ici ou là étiré ma longue carcasse impalpable et sans doute laissé après elle des souvenirs parfumés ou de fugaces éclats de tornades d'hiver, mais c'est réellement ce jour-là que j'ai compris pourquoi j'étais venu au monde.

Ce gars, le Caldwell en question, n'était pas à priori un de ces types qui méritent qu'on s'y frotte, mais allez savoir pourquoi c'est justement pour cette raison que je me suis décidé à m'attarder entre ses mains. Oui, aussi incroyable que cela paraisse, c'est dans ses mains que j'ai pris racine. Moi l'insaisissable, j'ai voulu être saisi. Touché, pétri, caressé, dessiné. D'ordinaire, c'est mon lot de cogner ou d'effleurer. Cette faim dont je suis habitué s'est retournée contre moi, moi que rien ne peut contrer, rien qui ne soit autre chose qu'un outil de détournement.

Vous pensez bien que ce n'est pas son vrai nom, Obsession. C'est un pseudonyme, un nom d'emprunt, un sceau qu'on appose sur les mémoires

lorsqu'artiste, on se croit obligé de mettre en lumière une personnalité tout en désirant voiler celle réelle dont la naissance vous a nanti.

C'était un jeune homme alors, plus pauvre que Job, un Job à la peau noire sur le berceau de qui les fées s'étaient penchées en grimaçant. Mais les fées, quelquefois anges qui s'ignorent, d'autres fois maléfiques, ne peuvent tout à fait priver l'enfant tombé du ciel de sa part d'étoiles. Aussi bien le Caldwell, huitième rejeton de la famille de Harlem la plus oubliée de Dieu, ne reçut-il pour tout bagage qu'une voix de caillou propre à déchirer de sons puissants, douloureux et extasiés, la moindre mélodie lancée au sommet d'une nef d'église ou d'un train de nuages filant vers l'océan.

Dès le premier jour j'aurais dû me douter que ce gosse, qui pour toute culture possédait cent cantiques, serait capable de me freiner, de m'immobiliser même. Ce n'était pourtant pas le seul à bramer des psaumes à tout-va. Mais lorsque sa mère, cette Philoména qui traînait du matin au soir sa clique de moutards mal nourris au travers des rues, décida de lui apprendre les rudiments de spirituals, c'en fut fait de moi. Les mères, plus que les murs, savent capturer le vent.

Jusqu'ici j'étais souffle, aquilon ou williwaw, sirocco ou barber. J'existais pour apprendre aux humains que l'invisible est vivant. De gré ou de force. En les suppliant ou en les ployant. Beaucoup d'entre eux aiment la tempête et ce sont souvent les mêmes qui apprécient

mes longs doigts d'air chaud soulevant leurs cheveux. Curieuse engeance ! Toujours est-il que, sans vouloir m'attarder à les comprendre, je les satisfais. Je passe au milieu d'eux comme un enfant dont ils ne remarquent la présence que parce qu'il tire un peu trop fort ou trop souvent l'ourlet de leur tunique. Je suis le vent, le beau parleur, l'amoureux, le jaloux, qui revient aux saisons vendre sa boutique de secrets. Je suis l'amant du désert aux sables faciles, de l'arbre aux feuilles périssables, des vagues à l'écume tendre, des ailes des navires, des voiles des moulins, des harpes éoliennes, des draps tendus après la lessive, des oiseaux véritables et des cerfs-volants prétentieux. Je suis le goût de l'oxygène et je suis, hélas, vibration, voix, musique.

Je n'y survivrai pas. On ne survit pas à la beauté. Au Verbe, à la parole, au chant. C'est pour cela que je me sauve toujours. Pour ne pas succomber trop tôt et ne rien dévoiler de ma nature sensible. En réalité je possède mille noms. Ainsi nul ne me connaît. Hormis Obsession, ce traîne-misère qui un matin soulagea la démangeaison de sa plainte en flattant six cordes de guitare, synonymes pour moi de barreaux de prison. Dieu sait combien j'ai aimé cette geôle et plus encore la voix de son geôlier !

Tant qu'il n'a cherché qu'à fendre les pierres du ciel de ses inflexions tâtonnantes, j'ai tenu bon. Évidemment j'y laissai quelques gifles de pluie, mais pas davantage qu'au pied d'un berceau chaloupé par le chant d'une jeune mère. Pas plus qu'en n'importe quel

pays où le chasseur rapporte sa proie, célébrant sa capture d'un hymne de louange. Ni plus que là où s'assemble le premier chœur venu qui me chavire de son harmonie perfectible. Chaque fois je pleure, à torrent ou discrètement, chaque fois je meurs et je m'enfuis. Mais lorsqu'à vingt ans il plaqua pour la première fois ses accords avant de laisser s'échapper l'humble supplique et qu'il me sembla diviser ma chair vaporeuse en gouttes cristallines, j'acceptai de chuter devant lui. Je mourus d'un plaisir douloureux à ses pieds.

– Qu'est-ce que tu m'as fait, gamin ? soufflai-je vaincu.

– Je t'ai appelé par ton nom, fit-il en relevant la tête sans se soucier d'arrêter là sa chanson.

Pour le coup, j'en demeurai bouche bée. Mais je sus dare-dare reprendre mes esprits.

– Tu peux m'entendre ? C'est impossible, nul ne peut percevoir mes paroles. Juste mon haleine, pas mes mots.

– Faut croire que ça ne marche pas toujours, sourit-il à demi, pas plus impressionné que ça.

– Est-ce que tu me vois aussi ? m'inquiétai-je sans rien en laisser paraître.

D'un geste théâtral, il ôta ses lunettes plus sombres que sa peau et je découvris ses yeux d'un blanc vitreux que deux iris mal définis entamaient d'indécision.

– Aveugle ! lâchai-je. De naissance ?

Il partit d'un rire qui me mit mal à l'aise, comme s'il avait décelé à mon ton détaché un artifice d'indifférence.

– On peut même appeler ça un accident de naissance, mais qu'est-ce que ça peut bien te faire à toi comme on naît, hein ?

Il y avait du défi dans sa voix. Je résolus de passer outre.

– Ça me fait que tu es la première personne qui m'adresse la parole. J'ai cru que j'étais devenu soudain...

– Accessible ? me coupa-t-il. T'inquiète pas, vieux. Je suis sûr qu'il n'y a qu'à moi que tu fais cet effet-là.

– Comment peux-tu en être aussi sûr ?

– Je suis le seul à connaître ton nom.

Je dus m'affoler car il s'empressa d'ajouter :

– Calme-toi ! Je suis aussi le seul qui ait le droit de le prononcer. Je ne le divulguerai pas.

Il reprit tranquillement sa guitare glissée entre ses jambes et d'une main abandonnée cueillit une dizaine de notes qui s'évadèrent légèrement. Je le regardai faire avant de m'affaisser comme lui contre le mur de la rue. Il entama un couplet mélancolique qui me pénétra tant par ses paroles que par sa mélodie. Tout me semblait lointain et proche comme dans un rêve cerclé de réel. J'aurais voulu pouvoir déposer quelques pièces de monnaie dans la housse de son instrument ainsi que le faisaient à la va-vite les passants dont il avait accroché l'âme pour trois secondes. Je n'avais que des larmes, je

les versai au pot. Caldwell s'interrompt.

– Si c'est tout ce que tu as à m'offrir, fiche le camp ! Tu fais fuir les clients.

– Je n'y peux rien, c'est ma nature. Dès que quelqu'un chante, je pleus.

– Tu dois pleuvoir souvent.

– De moins en moins. Mais toi, y a quelque chose.

C'est comme si tu me tordais les entrailles.

– Ouais, les entrailles...

Il parut contrarié. Tout à coup il se leva, rangea nerveusement sa guitare et m'agressa presque :

– Je dois y aller. Ma mère est malade.

– Philoména ?

Cette fois, c'est lui qui stoppa net. Il fit un tour sur lui-même, incertain de la provenance de ma voix.

– Redis son nom ! ordonna-t-il sèchement.

– Philoména ?

Ses lèvres se plissèrent sans que je puisse déterminer si c'était de colère ou de dépit.

– Puisque tu sais comment elle s'appelle, apprends à le dire doucement.

Il s'éloigna. Je n'eus pas envie de le quitter déjà et le suivis dans un bruissement.

– Attends, je t'accompagne.

– Non ! hurla-t-il.

Il se mit à gesticuler comme un dément, faisant tournoyer sa guitare en tous sens. Je virevoltai, soucieux de la risée d'autrui. Heureusement, mes larmes avaient rendu la voie déserte. Seule une jeune

femme s'attardait à un jet de pierres de nous.

– Fiche le camp, je t'ai dit ! Je n'aurais jamais dû t'appeler. C'était juste un coup de blues.

Je restai médusé, incapable de répondre. Il parcourut une vingtaine de mètres sans que je réagisse. Au moment de tourner au coin de la rue, il me fit face et levant son menton comme d'autres lèveraient le poing, m'apostropha :

– Reviens demain. Même endroit. Nous boirons ensemble une pinte de vent.

Je crus l'entendre ricaner crânement.

– Caldwell ! criai-je dès qu'il eut disparu.

Mais sans doute ne fut-ce qu'un hurlement de bourrasque vite éteint dans le crépuscule urbain.

Le lendemain j'étais là, calé contre la paroi de briques qui chauffa aussitôt mes oripeaux transparents sous l'azur prometteur. Caldwell n'était pas encore arrivé. J'avais le temps d'observer les passants. La plupart finissaient par s'essuyer la face tant les insupportait la lourdeur implacable du soleil. Pensez. Pas la moindre brise compassionnelle. Je ne levais même pas le petit doigt pour leur venir en aide. Je préférais me rassembler et m'offrir tout entier au jeune homme qui m'avait laissé perplexe. N'avait-il pas démontré qu'il me connaissait mieux que personne ? Je ne m'expliquais pas qu'il sût si bien communiquer avec moi tout en affichant cette moue superbe qui me l'annonçait insensible à mes colères. Tout autre qui se fût permis sa familiarité je l'aurais

balayé d'un revers de gant. Mais qui aurait protesté de cette voix de miel dont les grumeaux de sucre, comme des aspérités d'inflexion, m'avaient définitivement aliéné l'âme ? Pour le dire d'un souffle, mon pouvoir s'était asservi au sien par la grâce d'un chant dont je n'étais même pas sûr qu'il sût l'infinie magie.

J'en étais là de mes réflexions égocentriques lorsque j'aperçus sur le trottoir adverse la jeune fille qui s'était attardée la veille. Nullement gênée par la chaleur, elle se tenait debout, immobile et patiente, regardant dans ma direction avec une telle insistance que je crus un instant être devenu visible à ses yeux comme j'étais devenu audible aux oreilles du chanteur. Ce dernier arriva d'un pas nonchalant et cependant plus sûr qu'attendu de la part d'un aveugle. Je compris que c'était lui qu'elle guettait si avidement. Caldwell s'installa et me salua d'une ironie plaisante :

– Déjà là Harmattan ! Surtout te foule pas, ramier ! Il fait une chaleur à crever.

Je ne répondis rien, j'observai la jeune fille qui devait se demander à qui il parlait. Je me rendis compte que le gosse ignorait sa présence. Je ne la lui révélai pas.

– Comment va Ph..., ta mère ? me repris-je avant qu'il m'agresse.

– Mal.

Son ton était si lugubre que j'insistai, pris d'un intérêt véritable.

– De quoi souffre-t-elle ?